



HAL
open science

Délocutivité généralisée et forme linguistique

Jean Robert Rakotomalala

► **To cite this version:**

| Jean Robert Rakotomalala. Délocutivité généralisée et forme linguistique. 2021. hal-03110317

HAL Id: hal-03110317

<https://hal.science/hal-03110317>

Preprint submitted on 14 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Délocutivité généralisée et forme linguistique

RAKOTOMALALA JEAN ROBERT

Résumé

On connaît l'invention du délocutif Chez BENVENISTE : la création d'un verbe à partir d'une locution. Cette position est celle d'un lexicographe. Si l'extension de la performativité à tous les énoncés est acceptée, la conséquence logique est que le délocutif possède également une force illocutoire. Si l'idée de délocutivité généralisée, comme extension de la notion pour diverses formes linguistiques autres que le verbe, est aussi admise, alors le performatif n'est pas le fait d'un verbe mais d'une forme linguistique que ce verbe commente.

Le cas le plus emblématique, est l'exclamation « aie » qui est censée être la manifestation sonore d'une douleur physique mais qui peut être produite à la seule fin de modification du rapport interlocutif : faire cesser une situation désagréable, en dehors de toute douleur physique. Cette analyse s'articulera donc sur une analyse de la forme selon GARDINER et conclura que le délocutif est une exhibition du commentaire au détriment du commenté

Mots clés, performativité généralisée, délocutif généralisé, substance, forme, sémiotique.

Summary

We know the invention of the delocutive by BENVENISTE: the creation of a verb from a speech. This position is that of a lexicographer. If the extension of performativity to all statements is accepted, the logical consequence is that the delocutive also possesses a illocutionary force. If the idea of generalized delocutive, as an extension of the notion for various linguistic forms other than the verb, is also admitted, then the performative is not the result of a verb but of a linguistic form that this verb comments on.

The most emblematic case is the exclamation "aie" which is supposed to be the sound manifestation of physical pain but which can be produced for the sole purpose of modifying the interlocutive relationship: to stop an unpleasant situation, apart from any physical pain. This analysis will therefore be based on an analysis of the form according to GARDINER and conclude that the delocutive is an exhibition of commentary at the expense of the commentary

Keywords, generalized performativity, generalized delocutive, substance, form, semiotics.

Le problème majeur de la délocutivité est qu'elle est une notion en train de se construire faute que la première définition s'est contentée d'une approche qui relève de la créativité lexicale en parfaite contradiction avec la généralisation de la performativité à tous les énoncés. Les nouvelles définitions ont toutes comme point commun l'attachement d'un

acte de langage au délocutif, mais elles divergent au niveau de l'analyse du processus délocutif.

(ANSCOMBRE, 1980) et (DUCROT, 1980) s'accordent pour dire qu'il y a quatre étapes de la base vers la formule délocutive. Nous pouvons retenir ici l'analyse de la délocutivité du mot « salus » chez DUCROT parce que justement elle reprend celle de BENVENISTE avec des perspectives différentes.

Au premier stade n'existe que le mot « salus » qui signifie « santé ». Au second stade, le mot est utilisé pour souhaiter la santé. Nous pouvons citer au niveau du second stade, l'exemple des buveurs qui se souhaitent « santé » afin que le breuvage ne leur apporte malheur. Nous reviendrons sur cet exemple quand il s'agira de démontrer que la délocutivité peut dériver vers d'autres sémiotiques non verbales. Le troisième stade est celui où l'énonciation du vocable devient l'expression d'une politesse : il est de bon ton de dire « salus » à son prochain. Ducrot ne s'explique pas vraiment sur la naissance de ce troisième stade, mais il y a fort à parier qu'il est au cœur de la transcendance horizontale qui relie les hommes entre eux et surtout, constitue le centre de gravité de la transcendance verticale qui définit lien entre les hommes et les divinités, seules capables de maintenir les vivants en bonne santé ou d'en décider autrement.

Le quatrième et dernier stade est atteint lorsque le vocable est énoncé à des fins uniquement pragmatiques : « *D'où l'idée que pour accomplir une salutation, on énonce ce que l'on fait, à seule fin de le faire* ». (DUCROT, 1980, p. 49). C'est par ce biais que DUCROT valide les reproches faits à BENVENISTE d'avoir donné une définition trop restrictive du délocutif. En effet, il faut admettre que cette dernière remarque rejoint la définition de la performativité : un verbe qui accomplit ce qu'il signifie moyennant les conditions d'énonciation requises :

The name is derived, of course, from 'perform', the usual verb with the noun 'action': it indicates that the issuing of the utterance is the performing of an action (AUSTIN, 1962 [1955], p. 6)

(LARCHER, 1985) n'est pas en reste, il dénonce non seulement la restriction du délocutif à la seule création verbale à partir d'une critique de la locution et définit la pertinence de la délocutivité à partir d'une fonction et non de la seule dérivation :

Il n'y a donc pas de définition autre que fonctionnelle d'une « locution ». Et il en va de même d'un « délocutif », qui peut être formé sur la totalité de la « locution » ou sur l'un de ses éléments ; un mot peut être dérivé d'un autre (et notamment d'un nom) et avoir un sens « délocutif » ; à l'inverse, il peut être dérivé d'une base supérieure à une unité lexicale et ne pas être « délocutif ». Là encore, ce n'est pas la forme de la base, mais sa fonction, qui fait le « délocutif ». (p. 102)

Mais quelle est donc cette fonction ?

Pour répondre à cette question, prenons le détour chez GARDINER Alan Henderson qui précise non seulement que la pragmatique est tout en linguistique, un changement de paradigme repris plus tard par le logicien (CARNAP, 1942) mais nous apprend également que

la langue a un sens et une forme et nous donne l'exemple du vocable « dans » qui a pour sens « à l'intérieur de » et pour forme « être une préposition ». Selon la perspective pragmatique, GARDINER étend cette analyse à tous les énoncés et nous affirme que la signification est constituée par le sens et la forme (GARDINER, 1989[1932], p. 196) :

Nevertheless, outer word-form is of high importance for linguistic theory as the means which the habit of speech has invented for exhibiting inner word-form. (Ibid.)

Forme et sens, de la sorte, contribuent à la signification ; mais cette combinaison permet de montrer que la forme ne fait pas l'objet d'une mention spécifique, elle est tout simplement montrée ; pourtant, c'est la forme qui détermine les actes de langage comme le suggère DUCROT dans le passage suivant :

Interpréter un énoncé, c'est y lire une description de son énonciation. Autrement dit, le sens d'un énoncé est une certaine image de son énonciation, image qui n'est pas l'objet d'un acte d'assertion, d'affirmation, mais qui est, selon l'expression des philosophes anglais du langage, « montrée » : l'énoncé est vu comme attestant que son énonciation a tel ou tel caractère (au sens où un geste expressif, une mimique, sont compris comme montrant, attestant que leur auteur éprouve telle ou telle émotion). (DUCROT, 1980, p. 30)

S'il est admis explicitement que la glossématique de HJELMSLEV est construite à partir de l'affirmation saussurienne selon laquelle : la langue est une forme et non une substance (DE SAUSSURE, 1982, p. 157), l'apport non négligeable du Danois semble être le point de vue épistémologique plus connu sous le nom de principe d'empirisme :

La description doit être non contradictoire, exhaustive et aussi simple que possible. L'exigence de non-contradiction l'emporte sur celle de description exhaustive, et l'exigence de description exhaustive l'emporte sur celle de simplicité. (HJELMSLEV, 1968-1971, p. 19)

La deuxième contribution d'importance de la glossématique est le principe d'isomorphisme entre les deux plans du langage : le « signifiant » et le « signifié » qui y sont devenus respectivement « expression » et « contenu ».

Il existe ainsi une substance et une forme de l'expression ; et une substance et une forme du contenu. Au niveau de l'expression, la pertinence de la forme s'explique par le fait que n'importe quelle substance peut être mise en forme distinctive pour devenir les éléments scripturaux d'une langue qui sont en nombre limité (entre une vingtaine et une trentaine). Sur le plan du contenu, la même substance sémantique peut prendre des formes variées qui portent trace de la subjectivité de l'énonciation. Prenons un exemple qui se situe immédiatement dans le cadre de la préservation de la face.

Un enfant peut connaître parfaitement le nom et le prénom de son père, mais il est hors question qu'il s'adresse à lui par l'un de ses noms sous peine de manquer de respect, le terme d'adresse qui lui est autorisé est « Père » ou ses équivalents.

De ce point de vue, le principe d'isomorphisme nous indique clairement que la même substance peut être manifestée par des formes diverses sur le plan du contenu. Cette préoccupation entre forme et substance a déjà donné naissance à un article célèbre chez FREGE lorsqu'il oppose sens et dénotation (FREGE, 1976 [1966]) quand il précise que si « a » est égal à « b », c'est parce qu'ils pointent tous les deux sur la même référence, mais ils sont certainement différents par leur sens.

Les textes de GARDINER sus mentionnés ont aussi pour principal souci de mettre en évidence la forme. En distinguant la forme interne (inner form) de la forme externe (outer form), GARDINER pointe le doigt sur un fait important : sur le plan du contenu, plusieurs substances peuvent être identifiées sous une forme unique répertoriée en langue et seulement en langue telle que l'affirmation, l'approbation, la rétractation, la question, la question, l'ordre, la requête, etc. mais qui prennent naissance dans une énonciation.

En parlant donc de forme, il s'agit d'une double forme : la première fait de la substance une invariante de plusieurs formes, elle relève du discours puisqu'elle porte la trace de la subjectivité. Cette première forme est ce qui est précisée en ces termes par la glossématique :

Le sens devient chaque fois substance d'une forme nouvelle et n'a d'autre existence possible que d'être substance d'une forme quelconque. (HJELMSLEV, 1968-1971, p. 70)

L'intuition de cette première forme est, dans les classes de langue, exprimée en niveau de langue : châtié, soutenu, familier, ou relâché ; et dans la littérature, elle est à l'origine des figures de rhétorique comme la métaphore, la métonymie ou la synecdoque. Elle s'inscrit de la sorte dans le cadre de la préservation de la face impliquée dans les échanges conversationnels.

La deuxième forme est celle qui unit une forme unique à une infinité de substances. C'est elle qui empêche la théorie pragmatique de partir à la dérive et surtout d'honorer l'exigence de non contradiction et d'exhaustivité sur le plan épistémologique. Car en effet, il faut prendre donc la forme comme indicatrice de l'action dérivée tout autant que la fonction « pour couper » peut être réalisée par une forme unique : un tranchant, qui se réalise dans la substance d'un couteau, d'une hache, d'un ciseau, ou encore d'un fil à couper, etc.

C'est ainsi qu'une infinité de substances sémantiques est identifiée comme étant une forme unique qui accomplit une affirmation, par exemple. Dès lors, s'il est accepté la généralisation de la performativité à tous les énoncés, alors la première condition de la délocutivité est que la locution qui lui sert de base doit déjà être dotée d'une force illocutoire suffisamment ritualisée pour autoriser la dérivation délocutive.

Nous entendons ici par forme ritualisée la permanence de l'acte de langage au sein d'une communication anthropologique, laquelle a pour mission de contrer la violence qui risque de désagréger la société.

Pour continuer, il nous faut nous rendre compte d'un autre problème théorique qui est à la source de confusion dans l'élaboration du concept de la délocutivité. Il s'agit de la découverte même de la performativité.

Avant la généralisation de la performativité, nous avons une conception dénotative du langage que J. L. AUSTIN appelle « constatif » et après avoir donné des exemples d'énoncé performatif, il nous livre la caractérisation suivante :

In these examples it seems clear that to utter the sentence (in, of course, the appropriate circumstances) is not to *describe* my doing of what I should be said in so uttering to be doing or to state that I am doing it: it is to do it. (AUSTIN, 1962 [1955], p. 6)

Nous retenons de cette définition que la performativité des énoncés rompt radicalement avec notre habitude linguistique en termes de mimesis, au contraire, la performativité consiste en une énonciation qui accomplit ce qui est signifié. Le problème qui découle de cette approche est la tendance à croire que c'est un verbe qui est performatif (parier ou baptiser). Il n'en est rien, c'est toute l'énonciation qui est performatif et les verbes concernés ne sont que la qualification de la performativité que nous indique la forme de l'énonciation.

En aucun cas, « promettre » ne peut pas être performatif en soi, pourtant c'est la notation qui nous est donnée par AUSTIN :

Thus, when I say 'I promise' and have no intention of keeping it, I have promised but. . . . (Ibid. p. 16)

Ce que nous montre cette remarque est que la référence absolue de la performativité est l'énonciation considérée comme une chose parmi les choses. C'est cette sui-référentialité qui est définie chez (RECANATI, 1979) par opacité du signe quand celui-ci oblitère, en quelque sorte, sa dénotation pour exhiber sa forme. Du coup, toujours selon cette remarque, la question de savoir si la promesse sera tenue ou non devient très secondaire. Nous avons même radicalisé cette position en disant qu'*une fois le monde narrativisé, la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile* (RAKOTOMALALA, [2004] 2015, p. 12)

Mais la faille de cette présentation est de nous donner l'illusion que c'est le verbe « promettre » qui est performative. D'ailleurs cela correspond au développement ultérieur de la théorie qui conduit à la généralisation de la performativité à tous les énoncés quand (URMSON, 1952) fait remarquer que les constatifs sont des performatifs déguisés : déguisement par le fait que le préfixe performatif qu'il appelle « verbe parenthétique » n'est pas présent dans la structure de surface. Ainsi, l'énoncé *ce sera fait* cesse d'être constatif puisqu'on peut lui adjoindre un préfixe performatif le convertissant en ceci : *je promets que ce sera fait*.

Ce qui veut dire très exactement que ce n'est pas le verbe « promettre » qui accomplit la promesse mais la forme qui lui est subordonnée. « Promettre » n'est que le

commentaire d'une énonciation qui se présente comme une promesse. Ce commentaire peut être absent, c'est ce qui a conduit la théorie, dans un premier temps, à l'identification des constatifs par différence aux performatifs. Rappeler cette distinction n'est pas un truisme car si la différence entre l'énonciation et son commentaire n'est pas bien établie, le saut vers la généralisation de la performativité à tous les énoncés serait impossible.

C'est ici qu'intervient l'importance de la distinction entre forme et substance au niveau du contenu selon la perspective d'une forme unique pour plusieurs substances. Ce qui signifie que plusieurs contenus sémantiques peuvent être compris comme une promesse en dépit de l'absence du verbe « promettre » dans la structure de surface.

À juste titre, les énoncés qui sont compris comme performatifs implicites sont des énonciations qui font l'économie de leur commentaire. Nous comprenons mieux maintenant pourquoi le détour par GARDINER est nécessaire : il existe une infinité de substances (ou d'énonciations) dont la forme peut qualifiée de promesse ou d'acte de promettre.

Il s'ensuit ainsi que la théorie est automatiquement inductive (du particulier au général) en termes de prédictibilité. Du coup, de la même manière qu'en syntaxe où une forme donnée est identifiée comme phrase, en pragmatique, une infinité d'énonciations peut être identifiée comme accomplissant une promesse indépendamment du fait que le verbe « promettre » soit inclus dans l'énonciation ou non. C'est pour cette raison que ces commentaires de l'énonciation sont appelés « verbes parenthétiques ».

Nous devons tout simplement ajouter : pour que la théorie pragmatique satisfasse à l'exigence d'exhaustivité. Ce n'est nullement le verbe parenthétique ou le préfixe performatif – qui peut venir à manquer – qui assure la performativité, elle est dans la forme de l'énonciation. De la sorte, s'il est impossible d'avoir comme verbe parenthétique « flatter », cela n'empêche pas que dire « votre robe est jolie » soit l'accomplissement de l'acte de flatter, s'il est établi que l'objectif du locuteur est d'obtenir les faveurs de son allocutaire. Pour cela, il suffit d'appliquer la logique narrative à l'interprétation de l'énoncé : le locuteur a l'intention de faire passer son interlocuteur d'un état défavorable à un état favorable à son projet.

On peut admettre que cette flatterie est fondamentale dans le langage diplomatique où les titres et les commentaires sont produits afin de magnifier l'égo du destinataire parce qu'il est détenteur du pouvoir, c'est-à-dire que l'on produit de la flatterie pour obtenir d'autrui quelque chose hors de portée du flatteur comme l'illustre bien (De LAFONTAINE, 1820) dans « Le corbeau et le renard ». Un exemple concret s'impose ici. En Afrique, la majorité des Présidents font des pratiques maffieuses comme en témoigne le pillage de l'hémisphère Sud par le Nord, mais il faut obligatoirement leur donner le titre de « Son excellence » alors qu'ils n'excellent que dans l'appauvrissement de leur continent.

On peut aussi considérer la prière dans le cadre de la flatterie parce que l'humain qui prie n'a de cesse de vanter les qualités de dieu sur la base d'une catalyse : Dieu est bon parce qu'il donne à l'humanité l'eau, l'air, le soleil et la terre qui sont les éléments fondamentaux permettant la vie. Dieu est bon parce que malgré nos péchés, il pardonne toujours. Pour la

première remarque, l'homme oublie un peu trop vite que les animaux nuisibles comme les virus (Covid 19, Sida, Ébola, etc...) bénéficient également de l'eau, de l'air, du soleil et de la terre. Pour la deuxième remarque, il est complètement inutile d'être vertueux parce que Dieu pardonne toujours. On voit bien que la prière consiste à flatter Dieu pour que l'homme obtienne sa bienveillance ; très exactement, l'homme prie pour faire passer Dieu de la malveillance à la bienveillance.

Cette introduction de la narrativité dans le débat est soutenue dans (RAKOTOMALALA, 2018). Nous pouvons même risquer l'hypothèse que l'intelligibilité narrative est l'essence du langage comme outil de cognition et non comme outil de désignation. S'il est accepté avec (LAFONT, 1978, p. 19) que l'hominisation de l'espèce est dans la fabrication d'un outil, il faut également admettre que la forme donnée à l'outil est dictée par la transformation narrative qu'elle autorise parce que l'outil ne peut pas s'appliquer à un dehors avant d'être achevé, ce qui veut dire que ce qui guide la fabrication d'un outil est une logique narrative qui se déploie dans le langage de la même manière que (CARNAP, 1942) nous apprend que les structures linguistiques sont commandées par des buts pragmatiques. Autrement dit, syntaxe et sémantique sont informées par des buts pragmatiques

Cette dernière remarque nous permet de donner une première classe de délocutivité. Quand la force illocutoire d'une énonciation complète peut être transférée à l'énonciation du seul commentaire, nous avons un délocutif.

Reprenons maintenant l'exemple de la salutation pour honorer notre promesse. Du point de vue anthropologique que nous avons définie comme moyen de lutter contre la violence qui risque de dissoudre la société elle-même, le fait pour les buveurs de se souhaiter « santé » au cours d'une beuverie remonte très loin dans cette perspective anthropologique.

Il est évident que le meurtre direct, spectaculaire peut amener des vengeances, celles-ci engendrent des contre vengeances et ainsi de suite jusqu'au dépérissement de la société – d'ailleurs, certaines organisations de type maffieux instituent la *vendetta* au rang d'éthique – ce qui revient à dire que le meurtre par empoisonnement est plus discret et est pratiquement anonyme et rend difficile l'idée de vengeance. Il s'ensuit que le meilleur moyen de tuer quelqu'un est son empoisonnement par un breuvage à tel point que le langage a retenu la « coupe » comme métonymie de la mort contenu dans le breuvage (nouvelle métonymie) dans la prière de Jésus dans le Jardin des Oliviers :

« Père, si cette coupe ne peut passer sans que je la boive, que ta volonté soit faite. » (De l'Évangile selon saint Matthieu : 26, 36-46)

Alors, la pratique des buveurs consiste à entrechoquer les verres pleins à ras le bord de telle manière que le contenu de l'un se verse dans l'autre verre et vice versa, tout en disant « salus » qui est le commentaire du souhait de se maintenir en vie que délivre un discours à l'initiale de la beuverie. C'est la position que nous soutenons dans

(RAKOTOMALALA, 2020). C'est cela la délocutivité : une énonciation du seul commentaire qui vaut comme accomplissement de l'acte de langage défini par la forme du discours sous-jacent. La surdélocutivité de cette expression est connue actuellement comme le fait de production d'une onomatopée des verres qui s'entrechoquent, à titre de simple politesse.

Elle vaut particulièrement pour la formule « je m'excuse » qui est un commentaire de l'énonciation qui vaut pour excuses. C'est aussi le cas de « je vous en prie », énoncé au lieu et place d'une prière, et aussi de beaucoup d'autres formules de ce type. C'est le cas précis de « je vous salue ».

Il nous semble que la difficulté d'analyse de la formule comme délocutif vient de ce que la société occidentale à l'origine de la découverte et des analyses a rompu avec la transcendance verticale dont pourtant le langage porte trace ne serait-ce que dans la délocutivité du terme « adieu » sur la base d'un discours du type : « je vous remet à Dieu parce que je ne peux plus rien faire pour vous ».

Si la transcendance horizontale permet aux membres d'un groupe de se secourir et ainsi de devenir plus forts dans l'unité, le cas où l'un des membres quitte le point d'ancrage géographique du groupe, il ne reste plus que de le confier à la transcendance verticale, le remettre à Dieu. Il s'agit en fait d'une cérémonie au cours de laquelle l'officiant égrène une liste, plus ou moins longue, de requête à Dieu afin que la divinité accorde sa bienveillance à celui qui va être séparé du groupe. Du coup, le métalangage populaire considère l'expression formulaire « adieu » (orthographiée en un seul mot) à titre de commentaire de ce discours et la délocutivité intervient quand l'expression formulaire est proférée pour accomplir cette remise à Dieu.

La possibilité de la formule à réaliser le même acte de langage que le discours qui le contient peut être expliquée de la manière suivante. Si un observateur extérieur se demande ce que fait l'officiant, il peut être renseigné par la réponse que voici : « il fait un adieu ». Ce commentaire va finir par devenir délocutif parce que l'individu qui n'a pas l'habileté discursive – dans tous les sens du terme – peut se contenter d'exprimer le commentaire pour le même acte de langage que la base. On peut aussi penser plus probablement au fait que la cérémonie d'adieu prend beaucoup de temps et le langage a forgé le commentaire pour que son énonciation réalise le même acte de langage, avec une grande économie de moyen.

L'expression délocutive subit souvent une surdélocutivité par transformation de l'acte de langage initial. Ainsi, « adieu », comme toutes les salutations, finit à l'usage par rompre avec la transcendance verticale pour devenir le témoignage du passage de l'indifférence à la compassion pour celui qui va être séparé du groupe, plus encore, lors d'une séparation sans espoir de rencontre, l'adieu est proféré comme pour contrer l'absence inéluctable parce que son énonciation tisse un lien invisible tel que cela est mis en scène par Proust à propos du nom propre qui mène des vies inconnues de son propriétaire dans le discours d'un autre :

Oui, inconnues de moi. Sur mon nom, au hasard de quelques rencontres, la vie a déposé ces images qui orientent tout ce qu'autrui attend de moi, qui font que je mène en lui une existence que je ne connais pas et qui est pourtant mon

existence, qui disparaîtront avec lui en me dépouillant à sa mort d'une partie à jamais mystérieuse de ma vie. (PROUST, 1919, p. 415)

À la lumière de ce passage, on s'aperçoit que le mot « adieu » réalise le paradoxe suivant : il est à la fois une attestation et une négation de la séparation. Attestation parce qu'il est la formule de politesse lors d'une séparation et, négation parce qu'il déploie un récit de ce que serait la vie de l'autre dans son absence et ce qu'aurait été la vie du présent s'il était toujours là. C'est cela le lien invisible tissé dans l'énonciation du mot « adieu » : un vécu au second degré d'un être de langage (pour cause d'absence).

C'est cette surdélocutivité qui contamine toutes les formes de salutation que l'on peut considérer comme une catégorie. Ainsi, le mot « bonjour » affiche sa délocutivité par sa nouvelle orthographe (fusion de l'adjectif au nom) parce qu'il permet d'accomplir le même acte de langage que le discours qui le contient. Ce discours a pour destinataire à la fois la transcendance horizontale et la transcendance verticale. La surdélocutivité apparaît quand l'énonciation rompt avec la transcendance verticale pour devenir seulement l'accomplissement d'un acte de politesse.

Cette analyse qui n'est pas une digression a pour but de nous montrer que la délocutivité ne se réduit pas à une forme verbale ; sa généralisation concerne toute unité linguistique, même l'interjection. C'est le cas de l'exclamation « aie » qui est d'abord une expression d'un ébranlement émotif pour devenir une communication de manière délocutive selon (RAKOTOMALALA, 2014), produite, en dehors de toute douleur physique, à la seule fin de modifier le rapport interlocutif car la peine d'autrui mérite une compassion.

Il donne naissance à une surdélocutivité en malgache dans le verbe « mikaikaika » que l'on peut traduire par crier « aie » dont la force illocutoire se présente comme un cri d'alerte dans le but de faire cesser une situation difficile perçue comme douloureuse. À ce propos, Ernst CASSIRER nous apprend que les premières vocalisations de l'être humain sont entièrement sous le signe de l'émotion :

L'émotion se décharge dans le cri, dans l'exclamation de douleur ou de joie, mais elle persiste d'abord inchangée dans son essence propre, quand elle s'extériorise de cette manière. (...) Mais il semble qu'elle devienne autre chose au moment précis où le langage s'élève lui-même à sa plus haute fonction intellectuelle, lorsqu'il passe du stade de la simple « communication » au stade de la « proposition », de la « représentation » proprement dite. (CASSIRER, 1969, p. 51)

La deuxième délocutivité est de la sorte celle où au lieu d'énoncer seulement le commentaire sous la forme d'un verbe (je vous salue) on cite de manière autonymique un segment de discours qui accomplit le même acte de langage que le discours d'où il dérive, c'est le cas de « salut ! ». Cette forme nominale assure également la fonction de commentaire puisqu'il est possible de dire « je vous fais le salut ». Nous savons que pour saluer, il faut énoncer un discours dans lequel on souhaite que le mal soit éloigné du destinataire et que le bien lui arrive. Le caractère de locution de ce discours – il faut quand même rendre justice à BENVENISTE – tient au fait que l'on cite toujours les mêmes maux et

les mêmes biens de manière synecdochique, ce qui donne au discours le caractère formulaire. C'est ce qui arrive dans une forme de discours appelé « sokela » chez la population *betsileo* des hautes terres du Sud malgache (RAZAFIMAMONJY, 2014). Mais il existe de plus accessible comme discours de salutations, celui de la religion chrétienne où nous avons cette version attribuée à Saint François :

Salut, Marie, Dame sainte,
reine, sainte mère de Dieu,
vous êtes la Vierge devenue l'Église
choisie par le très saint Père du ciel,
consacrée par lui comme un temple
avec son Fils bien-aimé et l'Esprit Paraclet
vous en qui fut et demeure toute plénitude de grâce et Celui qui est tout bien.
Salut, Palais, de Dieu !
Salut, Tabernacle de Dieu !
Salut, Maison de Dieu !
Salut, Vêtement de Dieu !
Salut, Servante de Dieu !
Et salut à vous toutes, saintes Vertus,
qui, par la grâce et l'illumination de l'Esprit-Saint,
êtes versées dans le cœur des fidèles,
vous qui, d'infidèles que nous sommes,
nous rendez fidèles à Dieu !

Il est à remarquer que le mot « salut » peut être pris comme commentaire du discours qui le contient. Le fait nouveau est qu'il n'est pas une forme verbale, ce qui est une rupture épistémologique du concept initial. À ce titre, la délocutivité ne peut pas se réduire à une créativité lexicale. Il faut que la nouvelle forme reproduise l'acte de langage de la base sans être nécessairement à l'identique car la dérivation peut apporter du changement.

C'est ainsi que dans la formule des correspondances personnelles ou administratives, une clause de style mentionne « veuillez recevoir mes salutations distinguées » dans laquelle « salutations » n'est plus senti en tant que souhait de maintien en vie mais une simple reconnaissance de la grandeur du destinataire de la lettre. Pourtant, cette salutation accomplit un acte de langage qui participe de sa base. Cet usage diplomatique est une surdélocutivité.

Si la salutation à la vierge Marie relève de la religiosité, son argument est identique à la salutation dans la lettre administrative : Marie est la mère du sauveur de l'humanité, c'est-à-dire du maintien en vie dans l'éternité de la même façon, l'administration est celle par laquelle, l'individu peut jouir de ses droits, le représentant de cette administration est salué afin que les droits prévus par la loi puissent s'appliquer à qui de droit.

En tenant compte que la salutation est un acte inscrit dans une intelligibilité narrative en tant que théorie de l'action, on s'aperçoit que la dérivation délocutive qui consiste à exhiber seulement le commentaire (métalangage populaire et non celui du linguiste) peut être de trois types :

Énonciation d'une forme verbale qui coïncide avec la définition de la performativité donnée par son inventeur :

(...) it seems clear that to utter the sentence (in, of course, the appropriate circumstances) is not to *describe* my doing of what I should be said in so uttering to be doing or to state that I am doing it: it is to do it. (AUSTIN, 1962 [1955], p. 6)

C'est le cas de « je vous salue ».

Le deuxième type est dans la possibilité transformationnelle de nominalisation qui atteste qu'il est également un commentaire d'un discours qui le contient. En ce sens que « saluer », c'est faire le salut. Du coup, dire « salut » dans les circonstances appropriées, est vraiment un commentaire d'un discours absent puisqu'on peut avoir « je vous fais le salut », non comme description de ce que l'on fait mais tout simplement comme accomplissement de ce que l'on dit.

Le troisième type est une conséquence de la nominalisation en français, dans la possibilité de formation de nom par suffixation, d'où le nom « salutation ». Un individu qui tient un discours afin d'écarter le mal pour autrui et de lui faire acquérir le bien est en train de faire une salutation. En fonction de notre hypothèse, ce commentaire peut faire l'objet d'une énonciation, non pas à des fins descriptives mais dans le but d'accomplir la salutation :

C'est cette intelligibilité narrative des énoncés qui permet d'évacuer du domaine de la linguistique et encore plus du domaine de la pragmatique toute quelconque collision avec le référent. Une première remarque allant dans ce sens se trouve chez (BENVENISTE, 1966, pp. 52-53) quand il dénonce l'introduction subreptice du référent qui est pourtant exclu de la définition du signe chez (DE SAUSSURE, 1982, p. 100) en vue de fonder l'arbitraire du signe. Autrement dit, ce qui est arbitraire c'est que la combinaison du signifiant et du signifié constituant le signe soit appliquée à tel ou tel élément de la réalité.

Si la question de l'arbitraire et de la motivation est une question fluctuante qui ne peut pas servir à coup sûr de l'autonomie linguistique, nous pouvons faire appel à la dimension linguistique de toute invention d'outil pour souscrire à une idée de (CASSIRER, 1969) pour qui il y a une contribution du langage à la construction du monde des objets. Cette dimension cognitive du langage est souvent négligée que certains osent même dissocier savoir et langage. Ainsi, quand le chasseur du paléolithique décide de fabriquer le silex biface contre les gros gibiers, la forme définitive de l'outil est encore absente mais soutenue par la fonction à laquelle il est destiné, c'est-à-dire, soutenue par une logique narrative : passage de l'aléatoire de la chasse à la garantie de succès par l'outil ou tout au moins passage du caractère dangereux de la chasse à sa sécurité.

Ce qui revient à dire que si la pragmatique veut honorer le principe d'empirisme en son point d'exhaustivité, elle doit abandonner le critère du verbe performatif au profit u critère de la logique narrative qui rend bien compte de la référence à l'énonciation en termes de sui-référentialité tel que cela est soutenu dans cette exploration de la délocutivité généralisée.

Il existe un dernier type de délocutivité, celle où l'expression linguistique convertit un acte physique en acte de langage. S'il est admis que remercier, c'est accorder une faveur, lorsque l'on se contente de dire « merci » au lieu et place d'une offre de présent, l'expression en accomplissant l'acte de remercier est délocutive.

Université de Toliara, 10 janvier 2021

TRAVAUX CITES

- ANSCOMBRE, J.-C. (1980). Voulez-vous dérivez avec moi? Dans O. DUCROT, J.-C. ANSCOMBRE, B. DE CORNULIER, F. NEF, F. RECANATI, E. ROULET, . . . J. VERSCHUEREN, *Les actes de discours, Communications N°32* (pp. 61-124). Paris: Larousse.
- AUSTIN, J. L. (1962 [1955]). *How to do things with words*. Oxford: Clarendon Press.
- BENVENISTE, E. (1966). Nature du signe linguistique. Dans E. BENVENISTE, *Problèmes de Linguistique Générale, 1* (pp. 49-55). Paris: Gallimard.
- CARNAP, R. (1942). *Introduction to semantics, studies in semantics*. Cambridge: Harvard University Press.
- CASSIRER, E. (1969). "Le langage et la construction du monde des objets". Dans J.-C. PARIENTE, *Essais sur le langage* (pp. 37-68). Paris: Les Editions du Minuit.
- De LAFONTAINE, J. (1820). *Fables de la Fontaine*. p.
- DE SAUSSURE, F. (1982). *Cours de Linguistique Générale*. Paris: Payot.
- DUCROT, O. (1980). "Analyses pragmatiques". (Seuil, Éd.) *Communications, 32*(32), pp. 11-60.
- DUCROT, O. (1980). Analyses pragmatiques. Dans O. DUCROT, J.-C. ANSCOMBRE, B. CORNULIER, NEF, Frédéric, F. RECANATI, . . . J. VERSCHUEREN, *Les Actes du discours* (pp. 11-60). Paris: Larousse.
- FREGE, G. (1976 [1966]). Sens et dénotation. Dans A. REY, *Théorie du signe et du sens* (pp. 73-81). Paris: Klincksieck.
- GARDINER, A. H. (1989[1932]). *Langage et acte de langage: aux sources de la pragmatique*. Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion.
- HJELMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: éditions de Minuit.
- HJELMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: éditions de Minuit.

- LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue*. Paris: Flammarion.
- LARCHER, P. (1985). Vous avez dit "délocutif"? *Langages*, 80, pp. 99-124.
- PROUST, M. (1919). *Du côté de chez Swan*. Paris: Gallimard.
- RAKOTOMALALA, J. R. ([2004] 2015, Décembre 8). *Trace narrative de l'illocution et fuite du réel extralinguistique: cas du français et du Malgache*. Récupéré sur HAL: <http://hal-auf.archives-ouvertes.fr/tel-012388655>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2014, Juillet 29). *La délocutivité généralisée*. Récupéré sur Hal-auf.archives-ouvertes: <https://hal-auf.archives-ouvertes.fr/hal-01349879/document>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2018). Pour introduire à la pragmatique. Dans J. R. RAKOTOMALALA, *Narrativité, perforativité et délocutivité généralisées* (pp. 32-42). Beau Bassin (Mauritius): Editions Universitaires Européennes.
- RAKOTOMALALA, J. R. (2020, Mars 26). *A proppos du délocutif: une exhibition du commentaire au détriment du commenté*. Récupéré sur HAL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02535745/document>
- RAZAFIMAMONJY, G. J. (2014, Mai 03). *Le sokela betsileo, une parole poétique gnomique, I*. Récupéré sur In libro veritas: <http://www.inlibroveritas.net/oeuvres/29602/le-sokela-betsileo--une-parole-poetique-gnomique-tome-i>
- RECANATI, F. (1979). *La transparence et énonciation. Pour introduire à la pragmatique*. Paris: Seuil.
- URMSON, J. O. (1952, Octobre 1er). Parenthetical verbs. *Mind*, Oxford University Press, pp. 480-496.